

Sara Bonanni

Simona Pollicino

Université de Rome III,
Université de Bretagne Occidentale
Université de Rome III

Remontée ou héritage ? Mémoire(s) de soi chez Yves Bonnefoy poète et traducteur¹

1. « L’alliance de la poésie et de la mémoire »

Avec la parution conjointe en 2016 du recueil poétique *Ensemble encore* et de l’essai autobiographique *L’Écharpe rouge*, le poète Yves Bonnefoy prend congé de ses lecteurs en leur confiant ses dernières œuvres. Sa vie s’éteint la même année, et avec sa mort s’accomplit la trajectoire d’une œuvre de poète, de traducteur, de critique d’art et de littérature qui s’étend sur plus de soixante-dix années et dont la sauvegarde est remise à la mémoire posthume. « Qu’ai-je à léguer ? », s’interroge Bonnefoy, âgé de quatre-vingt-treize ans, sinon « cette eau sombre trouée des reflets d’un or », « ces eaux », « cette cendre », « la pierre chaude », « l’été debout » (Bonnefoy 2016a, p. 19-20), c’est-à-dire les signes de la présence du monde réel rencontrés dans le chemin de son existence. Il s’agit des épiphanies de la finitude qui, au cours des années, ont bâti les lieux de la mémoire du poète et dont la poésie est témoin ainsi que témoignage.

■ Sara Bonanni – docteure en Littérature française et à l’Université de Rome III et à l’Université de Bretagne Occidentale ; e-mail : sara.bonanni@uniroma3.it

ORCID iD : <https://orcid.org/0000-0003-4085-4070>

■ Simona Pollicino – maître de conférences à l’Université de Rome III. Adresse de correspondance : Dipartimento di Lingue, Letterature e Culture Straniere, Via del Valco di San Paolo, 19 – 00146 Roma ; e-mail : simona.pollicino@uniroma3.it

ORCID iD : <https://orcid.org/0000-0002-2858-615X>

1. Les coauteurs ont participé directement à la conception et à la révision du présent article. Particulièrement, Sara Bonanni a rédigé la première partie intitulée « L’alliance de la poésie et de la mémoire », p. 185-189. Simona Pollicino a rédigé la deuxième partie intitulée « Un paysage superbe du fond des mers », p. 189-194.

Réaffirmé par Bonnefoy à plusieurs reprises, le lien entre la poésie et la mémoire est constitutif de sa démarche poétique :

La poésie ? Oui, c'est du fondamental en ceci qu'elle est la mémoire, préservée par certains, de l'excès de la réalité sur le signe, autrement dite l'intuition d'une unité qui demeure en tout et partout présente sous les réseaux serrés de la signifiante conceptuelle. La poésie atteste cette unité, ce qui recentre la pensée sur l'existence en sa finitude – cette émergence de l'Un en nous – et donc aussi sur le vrai désir et la pleine présence en face de nous des autres êtres, voire des choses. (2010c, p. 16)

Selon le poète, la poésie est porte-voix du souvenir de l'unité originelle à laquelle tous les êtres appartiennent et dont l'absolu est reconnu dans l'ici et le maintenant de leur séjour sur terre. « Le souci du lieu et la pensée de l'instant naissent à ce moment de rupture – écrit-il – et ils vont rester imprimés dans l'appréhension du monde et de la vie par une mémoire diffuse, sourde, mais que rien ne peut effacer » (Bonnefoy, 2010a, p. 31). Ayant lieu surtout dans les premières années de l'enfance, ces impressions de la présence de l'être antérieures à l'apprentissage de la logique du concept nourrissent le projet de la poésie, dont la tâche est d'en propager le retentissement dans le temps à venir.

Si, d'une part, la poésie exprime les mémoires du poète, d'autre part, la faculté mnémonique propre à la poésie touche la structure profonde du langage. Dans l'usage arbitraire qu'on en fait, le « mot » constitue une abstraction qui a lieu « après » la rencontre du monde réel, tandis que la « parole » poétique désire atteindre, en son « avant » par rapport à l'instauration du concept, la présence fugitive de l'être (Bonnefoy, 2005, p. 7-8). Initiée par l'écoute prêtée aux choses qui demandent à être rappelées telles qu'elles sont², la poésie se concrétise en tant que « recherche dans la parole des grands référents oubliés sous la masse tumultueuse des signifiés » (Bonnefoy, 2010a, p. 31). Fondée sur le désir de sauvegarder la présence réelle des êtres et des autres, cette œuvre de transgression du concept au cœur des signes engendre « un travail » d'écriture qui se déroule « tout au long de l'existence » (2010a, p. 45).

Et pourtant, « la mémoire a dans le destin des poètes tout un sillage d'oubli » s'exprimant sous la forme de remords, de fantasmes, de désirs inconscients (Bonnefoy, 2005, p. 13). En remodelant le passé, elle se révèle plutôt une mémoire « rêveuse » où les souvenirs apparaissent sous le prisme des images, dont la force évocatrice est comparable à celle du rêve. La mémoire hantée par l'oubli est ainsi une mémoire

2. « "Ne m'oublie pas", dit la chose amie, cet être qui devient matière à généralisations, à pensée. Et on se tourne vers cette pensée qui s'annonce dans la nouvelle parole, on attend d'elle qu'elle comprenne la perte que l'on est en train de subir. Déjà la réclamation que sera plus tard chez certains le travail cette fois conscient de la poésie » (Bonnefoy, 2008, p. 20).

créatrice : dans l'effort de combler les vides du passé, elle s'appuie sur l'imagination poétique. L'action de la mémoire et de l'oubli sur l'écriture est mise en scène dans le dernier recueil de poèmes de l'auteur, qui nous dévoile le laboratoire intime de sa création :

Je me souviens. Est-ce me souvenir ?
Ou est-ce imaginer ? Aisément franchissable
La frontière là-bas entre tout et rien. (2016a, p. 18)

Le « poème » exprime « cette syncope de la mémoire » (2005, p. 12) au cours du rythme incessant de la création poétique. En dépit de l'écoulement inexorable du temps – « celui de la vie vécue, le temps de l'irréparable, de l'irréversible » (Bonnefoy, 2013a, p. 20-21) –, c'est dans la trajectoire de l'« œuvre », conçue dans sa totalité, que se trace le chemin d'un poète dont le destin est voué à la célébration de la mémoire des instants vécus.

« Tant est grand le désir d'oublier, quand pourtant nous savons qu'il n'y a de réalité humaine que dans et par la mémoire, pour autant que celle-ci se dégage des fantasmes qui la déforment » (Bonnefoy, 2016b, p. 41), écrit l'auteur résumant les intentions qui le guident dans la rédaction de son autobiographie. Rédigée à partir d'un brouillon d'un récit abandonné en 1964, *L'Écharpe rouge* témoigne de la mission que le poète confie, depuis son enfance, à la poésie : rappeler « la présence – celle, entre autres, des êtres proches » (2016b, p. 143). Cachés sous les images de deux inconnus dans le premier récit, les parents du poète reprennent vie dans la recherche identitaire qui l'amène à la découverte de l'origine de sa vocation, expliquée par le rapport de filiation dont « l'écharpe rouge » – symbole du lien de sang – est le signe. Grâce à un travail d'exégèse sur le texte original, ce qui implique un travail d'anamnèse par rapport aux images provenant du passé, Bonnefoy peut enfin accomplir la tâche qui lui est confiée par la mémoire interne à l'œuvre elle-même. Née du désir de réparer les fautes de la mémoire, *L'Écharpe rouge* montre comment l'appel à la poésie vient du désir de donner voix à l'autre, dont la présence est reconnue en tant qu'absolu.

Situées au terme de l'expérience poétique de Bonnefoy, *Ensemble encore* et *L'Écharpe rouge* éclairent d'une lumière rétrospective toute l'œuvre qui les précède. Le sens dont ces œuvres sont porteuses se manifeste comme l'horizon de la recherche inépuisable du poète, démontrant l'intention unitaire qui la meut depuis les débuts. Tout comme les œuvres précédentes, les dernières œuvres partagent le désir de créer un lieu où la présence vécue soit rétablie grâce à l'« instrument que peut être le langage » (Bonnefoy, 2016b, p. 197). Bonnefoy a trouvé dans la poésie la clé pour renverser la condition d'oubli à laquelle le temps plie inéluctablement les souvenirs, ainsi que le moyen de transformer les images du passé en « présences réelles ».

Cette transgression des images peut avoir lieu grâce au son, dont la substance se rattache à la matérialité de l'être :

J'appelle poésie la mémoire qui se maintient en nous, qui parlons, des instants de présence que nous avons vécus – souvent dans l'enfance – au contact des choses du monde ; mémoire de ces instants, puis, aussitôt, le désir de les retrouver, puis, vite, la découverte que par la voie qu'est le son du mot, porté par les rythmes et donc les mètres, un retour sera peut-être possible, il s'agira simplement de tenir bon dans l'attention spécifique à cette sonorité profonde, à ce chant propre des cordes du mystérieux instrument. (Bonnefoy, 2010b, p. 184)

La combinaison de la sonorité des mots et de la mémoire est célébrée dans la section de son dernier recueil poétique qui porte le titre « Ensemble la musique et le souvenir ». En accordant une attention particulière à la prosodie et au rythme, la poésie transpose en mots l'harmonie de l'Un que seule la musique est capable de traduire. Bonnefoy lui confie le pouvoir de rallier les personnes à son écoute et de pacifier les dissensions avec le passé :

Et en ce qui n'est plus mais que nous sommes
Revivait tout de même l'évidence
Dont gardent soif des mots que nous avons.

N'était-ce que des sons ? Mais leurs accords,
C'était un lieu encore, un lieu en nous,
Et mémoire et désir enfin la même paix. (2016a, *Ensemble la musique
et le souvenir*, IV)

L'alliance de la musique et de la poésie, établie depuis l'Antiquité³, ouvre la possibilité de restaurer la mémoire de la présence vécue avec autrui. Semblable au chant, la voix du poète accueille ainsi d'autres voix que la sienne, en recréant, à partir d'un « désordre d'échos » (Bonnefoy, 2016a, p. 10) l'accord origininaire des êtres.

La poésie se porte garante de la mission du poète qui souhaite construire un lieu de mémoire partageable avec autrui, comme l'indique le titre du recueil *Ensemble Encore*, où le mot « ensemble » relie, dans le temps (« encore ») de l'écriture, la présence du poète à celle des autres, y compris ses lecteurs. Bonnefoy y fait appel, en leur offrant ses mots :

Que voulions-nous ?
Seulement préserver du sens aux mots.
C'étaient eux notre coupe, le langage,
Je la lève pour vous et avec vous. (2016a, p. 10)

3. Voir l'essai *L'Alliance de la poésie et de la musique* (Bonnefoy, 2007b).

Les images véhiculées par le tissu symbolique du texte témoignent du désir du poète de mettre au service de la postérité le don dont la poésie est porteuse : l'espérance d'un échange renouvelé avec autrui, à travers une parole nourrie par les souvenirs de la présence qui se propagent dans son œuvre comme une musique qui ne s'arrête pas. Bonnefoy confie au lecteur, appelé à contribuer au sens de l'œuvre en y participant de sa propre voix, la tâche d'en garder la mémoire :

Et cette poésie qui se risque ainsi ne serait donc que naïveté si le lecteur ne la rechargeait d'une raison d'être en y inscrivant son élan propre. Mais il le fait, et révèle ainsi qu'une grande œuvre est bien moins la réussite d'une personne que l'occasion qu'elle donne à d'autres de recommencer la recherche. Ce n'est pas un poète, en sa visée propre, qui peut rétablir la présence. Mais il en rappelle le fait, en réveille le besoin, en maintient ouverte la voie, après quoi on va le lire, on va lui rendre le bien qu'il laissait se perdre [...]. (2016a, p. 10)

2. « Un paysage superbe du fond des mers »

« La poésie est la mémoire de la parole, de l'être, leur recommencement » (Bonnefoy, 2003b, p. 485). Une telle conviction amène Yves Bonnefoy à considérer la « tâche » du traducteur comme une recherche, la quête d'une vérité « partageable » qui gît dans le vécu⁴. Elle coïncide avec une descente, l'exploration des profondeurs de la mer qu'est chaque langue, pour que de l'étendue sombre et silencieuse de la nuit resurgisse la lumière d'une parole réparatrice. Cette éloquente image, que l'on retrouve dans le dernier recueil de Bonnefoy *Ensemble encore*, n'est pourtant pas inédite⁵ (2016b, p. 93-96) et, de surcroît, condense et résume toute sa conception de la traduction. À travers un dialogue avec les poètes qu'il a aimés dont Shakespeare, Donne, Keats,

4. Le poète l'affirme avec conviction : « on ne peut traduire la poésie qu'avec des mots retrempés dans des situations de l'existence » (2010c, p. 320).

5. Voici les premières lignes : « Traduire ? Le jeune traducteur plonge. Ce sont des mots qui conviennent puisqu'il restera toujours jeune et que cette page sous son regard, c'est un océan, de l'eau close. Des soleils couvrent bien de menues étincelles presque gaies la houle légère de la surface, mais il sait, lui, que par en dessous c'est l'abîme : d'abord du vert, un vert-bleu on ne peut plus sombre, bientôt du noir ». Voir également *Traduire la poésie. Entretien avec Jean-Pierre Attal* (1993) : « Mais ce ne sont là que petites vagues et jeux d'écume de la surface, et par en dessous, là où l'on se tient quand, commençant de traduire, on prend place devant cette étendue infinie, légèrement scintillante, les richesses de l'autre langue, offertes à la recherche mais aussi à la contemplation, tout d'abord, quel bel accueil, quelle paix ! En elle-même, en deçà des emplis, au-dessous de cette surface agitée, une langue est un paysage superbe du fond des mers, l'œil de l'esprit peut y contempler l'harmonie, la solennité de montagnes dans la demi-lumière du gouffre, le corps de l'esprit, merveilleusement détendu, peut nager dans leurs vallées étroites ou larges, et tout cela repose, parleurs harassés de la langue usuelle, on sent que l'on va respirer mieux » (Bonnefoy, 2000a, p. 64-65).

Yeats, Pétrarque, Leopardi, Pascoli, Bonnefoy revit l'expérience de la poésie à travers un nouvel acte poétique, en se remémorant à toute occasion l'intuition et l'émotion. À chaque rencontre avec l'autre et son « parler d'ailleurs », le poète traducteur retrace un parcours à rebours vers ce *locus* originel qu'est la dimension de l'immédiat et de l'« enfant qu'il a été ».

La mémoire revêt une valeur fondamentale dans la poétique de Bonnefoy ; et pourtant elle ne se réduit pas à un retour en arrière du souvenir se faisant parole. Si le passé est une énigme et l'origine de l'être indicible, celle que Bonnefoy appelle la « forme claire du rêve » (1988, p. 184) permet de combler des lacunes. C'est pourquoi la mémoire assume une valeur salvatrice dans la mesure où elle ramène à « une expérience qui souvent d'ailleurs a lieu dans l'enfance » (Bonnefoy, 2013a, p. 32) et assure un point de repère. Ce mouvement en arrière vers la part éveillée du rêve est pleinement conscient et coïnciderait plutôt avec la rêverie bachelardienne. Ainsi médiée et projetée vers l'avenir, la mémoire, ce « lieu de la remontée poétique » permet de revivre certaines émotions et de récupérer, si ce n'est l'« ancienne alliance » (Starobinski, 1982, p. 16), au moins l'immédiateté d'une relation élémentaire avec le monde, en faisant régresser poétiquement sa langue et ressurgir « par en dessous l'enfant regardant le monde » (Bonnefoy, 2003a, p. 10).

Loin d'accueillir une image qui remplace une dimension désormais perdue, telle la mémoire d'une idylle, le poète est bien conscient que cette réalité originelle de plénitude ne pourra pas préserver de la finitude. La fonction de la poésie, et de la traduction par conséquent, sera alors de recommencer l'acte de création dans une terre seconde, espace autre d'une totalité cohérente. Ce retour à un état originel se réalise pour Bonnefoy au-delà du système et des spécificités des langues :

Le vrai commencement de la poésie, c'est quand ce n'est plus une langue qui décide de l'écriture, une langue arrêtée, dogmatisée, et qui laisse agir ses structures propres ; mais quand s'affirme au travers de celles-ci, relativisées, littéralement démystifiées, une force en nous plus ancienne que toute langue ; une force, notre origine, que j'aime appeler la parole. (1990, p. 33-34)⁶

Cette force mnésique de la poésie est proportionnelle à la capacité qu'à sa parole de garder intacte, *indéfait*, le lieu originel qu'est l'« authentique séjour terrestre » ; de là, il s'ensuit que « Celle-ci [la poésie], c'est toujours dans un enfant, encore en deçà de l'emprise du conceptuel sur les mots, puis dans un adolescent, une jeune

6. Encore faut-il préciser que ce retour à l'origine ne signifie aucunement un repli du poète sur lui-même, mais plutôt une prise de conscience qui le projette en avant avec confiance : « Remonter à ses origines, n'est-ce pas se faire le visiteur, qui vient de loin, de ce qu'on avait jadis éprouvé comme une intériorité, une présence à soi-même, une certitude ? Notre réalité la plus dense n'est-elle pas bien davantage *en avant* dans, non ne disons pas une fuite, mais une volonté de lendemain, d'avenir : comme il le faut en tout cas pour la parole commune, qui doit reconnaître d'emblée que l'invention est sa raison d'être ? » (Bonnefoy, 1990, p. 336).

filles, eux encore à leur espérance, qu'elle commencera, recommencera » (Bonnefoy 2003b, p. 494).

Tant la traduction que la mémoire peuvent fournir une réponse à la question : qu'est-ce que la poésie ? (Risset, 2007, p. 17-18)⁷. Déterminant le geste d'écriture à partir du poème étranger, la traduction est un acte poétique à part entière ; de son côté, la mémoire poétique n'est pas un chantier fermé et inerte, mais au contraire une caisse de résonance et un laboratoire toujours actif. Dès lors, on peut comprendre pourquoi les poètes traducteurs ne se contentent pas d'« habiter leur langue », mais « ils vivent leur langue avec fureur autant que délices, ils ont trois dimensions sous la linéarité apparente de même ce qu'ils écrivent, et comment traduire cela, cette intimité d'un rapport à soi qui est pourtant la poésie même ? » (Bonnefoy, 2007a, p. 9).

Voici donc le terrain dans lequel poésie, traduction et mémoire se rencontrent : tout en se réjouissant de la chance de sauver l'essentiel d'une œuvre, le poète traducteur accomplit son travail comme compensation à ce sentiment de perte existentielle qu'il éprouve, et il s'enrichit de cette autre occasion, une véritable « relance », pour plonger au plus profond de soi :

Mais si nous nous retrouvons ainsi dans ce rapport intensifié au monde, c'est ainsi parce que nous aurons réveillé les sentiments, les aspirations, les affections qui permettent de vivre dans l'existence ordinaire de cette façon plus pleine : et il nous faut donc rejoindre ceux-ci en nous, ce qui n'est pas nécessairement facile, car nos plus vraies émotions sont souvent cachées dans notre inconscient, ou au fond de notre mémoire, dans des souvenirs, parfois refoulés ou mal compris, d'événements des années d'enfance [...]. Ma conviction : c'est qu'en descendant ainsi en soi-même on se fait plus universel, on retrouve les grands soucis de la condition humaine. (Bonnefoy, 2010c, p. 428-429)

Il s'agit donc pour le poète traducteur de s'approprier un regard neuf et plus libre, pour mieux comprendre « les voies de la création » (Bonnefoy, 2007a, p. 10). C'est le même défi que Bonnefoy relèvera plus tard dans *L'Echarpe rouge*, en revenant sur un texte d'autrefois pour le parcourir, l'habiter à nouveau et saisir le sens des mots qui demeurent encore incompris. Suivant le regard rétrospectif de l'auteur, qui reprend à plusieurs reprises ses travaux antérieurs pour éclairer certains choix stylistiques et ambiguïtés de sens⁸, nous pouvons observer des éléments de continuité et de divergence entre sa dernière production et celle qui la précède, dont une disposition plus réfléchie envers les dimensions de la mémoire et du rêve. La réflexion

7. Ainsi l'explique Jacqueline Risset : « Il s'agit d'avancer un peu à l'intérieur de ce questionnement : Qu'est-ce que la poésie ? [...] au moyen d'éléments qui ne sont pas donnés dès d'abord, mais qui naissent d'une absence réelle de certitude, et à propos des textes qui me sont les plus chers. Les plus chers parce qu'ils m'apparaissent, plus que tout autre, porteurs d'une énigme qui renaît à chaque lecture » (2007, p. 17-18).

8. En témoignent ses retraductions des sonnets de Shakespeare. Voir Bonnefoy, « Traduire les Sonnets de Shakespeare », *L'Esprit créateur*, vol. 34, n° 3, Fall 1994, p. 14-21.

sur la traduction que Bonnefoy a constamment pratiquée renforce le lien entre ses œuvres ainsi que l'idée de la poésie comme moyen de connaissance. Dans *Ensemble encore* le poète s'interroge sur l'expérience de soi : « Mon enfant, où es-tu ? Ne te cache pas ! ». En tant que questionnement, l'acte de traduire est vécu comme une plongée dans l'obscurité de la nuit, suivie du resurgissement de cet idiome d'ailleurs qui est au plus profond de chacun de nous et qu'il retrouve dans le patois de ses parents ; ces échos « de nulle part » incarnent l'espoir dans la langue et dans cet autre soi-même qui n'est pas toujours perdu⁹.

La traduction s'avère alors une opération beaucoup plus riche et complexe car elle mobilise en même temps la mémoire et l'oubli, le conscient et l'inconscient, ainsi que plusieurs plans différents qui s'enchevêtrent. Comme l'observe encore Risset : « Un peu comme dans un rêve il arrive qu'on ait l'impression de saisir, non seulement dans la langue, mais encore dans les rapports humains qu'elle porte, des possibilités encore inexplorées » (2007, p. 19). La traduction alors comme autre preuve d'un bouleversement du sens, nouvelle occasion d'« approfondir le regard », espace dans lequel le poète habite poétiquement et renouvelle son questionnement existentiel.

L'expérience traductive est d'autant plus concevable comme une lecture « écrivante » que le poète traducteur s'engage dans une exploration des couches les plus profondes de la langue, vis-à-vis de sa propre différence (« le moi se souviendrait de soi »), en réalisant quelque chose de comparable à ce qui a été accompli une première fois¹⁰. Chaque fois que Bonnefoy traducteur se met à l'écoute de l'autre poète, son acte poétique découle d'une nouvelle traversée du sens et de la conscience. Il sait bien en effet qu'on traduit pour ne pas abandonner le terrain de la poésie, pour ouvrir une perspective inédite sur le monde, pour montrer d'autres liens et signifiés. Par ailleurs, s'il est vrai que la traduction s'alimente dans la relation avec l'autre, dans l'autotraduction¹¹ ce même autre n'est que la dimension la plus élémentaire et secrète de soi, cet « enfant regardant et soufflant le monde » (Bonnefoy, 2016b, p. 250) que l'on a sans doute oublié mais qui garde la mémoire de l'intuition originaire. Cela signifie « réinventer l'expérience de la présence » (Bonnefoy, 2003a, p. 9), « travailler sur les mots

9. Bonnefoy s'interroge : « Dois-je les décider organiques, des méduses, disais-je, des poulpes, immobiles, un de leurs regards filtrant sous quelqu'une de leurs paupières, ou puis-je y reconnaître de beaux nuages, arrêtés dans ce ciel d'un bas avec d'incroyables couleurs ni des matins ni des soirs ? Peut-être ne sont-ce que des mots, que de la pensée ? Rien d'autre que des amas d'images privées de sens mais que ni mémoire ni volonté ne dissipent ? Nœuds de fumées qui font spirale dans l'eau maintenant bien plus bleue que verte, voûtes que le nageur ne voit plus au-dessus de lui quand, soudainement, il descend, il cherche » (2016a, p. 94).

10. Octavio Paz explique très efficacement ce processus créatif inverse. D'ailleurs, à l'instar de Bonnefoy qui conçoit la langue maternelle comme « imprégnée de cet absolu de l'origine » (Bonnefoy, 2003a, p. 8), il reconnaît le niveau prélinguistique et préconceptuel de la traduction : « aprender a hablar es aprender a traducir » (Paz, 1971, p. 11).

11. Bonnefoy traduit ses propres vers en une seule occasion : (1973) *In the Threshold's Lure*. Translation by Yves Bonnefoy of his *Dans le leurre du seuil* (fragments). *Modern Poetry in translation, Special French Issue*, 16, 12-13.

pour les faire s'emplir de l'intensité que nous ressentons parfois dans la présence des choses ou des êtres mais que la parole ordinaire voile » (Bonnefoy, 2010c, p. 426).

« La poésie est moins un texte qu'une matière qui irradie sa lumière. Et c'est cette matière dont le traducteur se charge » (Bonnefoy, 2010c, p. 47), un bagage qu'il doit transmettre, en instaurant une continuité avec le passé, à une civilisation entière ; ce qui justifie pour Bonnefoy le fait de traduire dans sa propre langue dans son état rigoureusement présent ainsi que « toute tentative nouvelle de traduction » (2000b, p. 7) :

Et les poèmes de cette langue étudiée ne sont-ils pas le lieu où cette mémoire se cherche, tels ceux que dans l'enfance on avait rencontrés déjà, dans sa propre langue, avec des moments de bonheur ? Toute l'immense énergie du désir premier resté inassouvi au sein de la vie familiale se réveille, d'un coup, à cette idée. On lit cette nouvelle langue, en somme celle du père, avec le même besoin d'y trouver active l'expérience des premiers temps de l'enfance [...]. (Bonnefoy, 2013a, p. 51)

Du fait de cette double influence de l'histoire collective et de la mémoire individuelle, cette transmission est bien loin de ne se produire qu'à partir d'un modèle exemplaire ; en revanche, ce passage implique un choc face à l'autre langue et une rencontre, voire une lutte, « pour se porter au niveau des grands poètes, pour en pénétrer la pensée qui est par-dessous la pensée » (Bonnefoy, 2007a, p. 10). Interpeller les grands auteurs, « ceux qui ont le sens de la poésie », signifie renouveler l'incessant mouvement du langage et de la conscience du monde. En tant que communauté, les poètes traducteurs raniment les œuvres et répondent à leur besoin de s'exprimer à un moment différent de l'histoire. À travers le « dire » des poètes, acte vif, incessant, il est possible de « revivre l'inquiétude ancienne, mais aussi sa fondamentale espérance » (Bonnefoy, 2013a, p. 51). Par le biais de la traduction, le langage poétique se met en discussion et rétablit la confiance dans un salut possible par les mots et malgré eux¹². Seul un travail sur la mémoire, qui est elle-même une mise en forme langagière des souvenirs¹³, permet de retrouver une émotion et un sens à travers un débordement du langage¹⁴. Dans cette perspective, les deux pratiques, poésie

12. « la traduction de la poésie recommence ainsi l'espérance fondamentale, celle qui fait vivre, vivre n'étant que la préserver [...]. Keats, Virgile, Leopardi : c'est comme si ces derniers jours de l'enfance originelle ils avaient été près de nous pour partager notre crainte, notre désir, notre vœu. Et les traduire, c'est comme si nous allions vers eux, intimidés mais confiants, pour cette sorte d'alliance que l'on ne peut nouer que tant que la grande espérance dure » (Bonnefoy, 2013a, p. 51-52).

13. « ce qu'ils évoquent ressemble fort à ce qu'éprouve le traducteur, me semble-t-il, le traducteur de la poésie » (Bonnefoy, 2013a, p. 51).

14. Risset observe encore à cet égard : « la mémoire poétique est un laboratoire mystérieux, où les territoires du conscient et de l'inconscient entrent en rapport, et où advient une réélaboration complexe du passé. La création est recréation – les notions de traduction et de mémoire poétique aident à scruter ce processus » (2007, p. 21).

et traduction, coïncident avec une seule démarche, à savoir un « éveil à la sensibilité poétique », la deuxième se caractérisant plutôt comme « une écoute par œuvres interposées » et donc comme un phénomène essentiellement intertextuel. Mais Bonnefoy pousse en avant et dépasse le niveau textuel :

La traduction de la poésie a pour occasions des poèmes, assurément, c'est-à-dire des textes, mais poésie elle-même, en tout cas volonté de poésie, il lui faut reconnaître dans ces textes ce qui proprement est poésie, c'est-à-dire plus qu'eux : un pressentiment, un désir que l'écrit ne satisfait pas. Elle doit aller avec l'auteur de ces pages aussi loin que possible, dans ce que celui-ci pressentait, avait ébauché, n'avait jamais pu pour autant pleinement atteindre. Ce sera sa façon de comprendre, en aidant à être. (2013a, p. 53-54)

Ainsi conçue, toute l'œuvre du poète traducteur peut être appréhendée comme corpus de référence. Qu'elle soit personnelle ou traduite, ce sont deux revers d'une mémoire poétique toujours vivante, celle-ci étant une chambre d'échos et réseau d'interactions justifiant que l'on écoute les voix potentiellement venues d'ailleurs et réhabilitant « ce passé qui devrait nourrir notre avenir de ses intuitions et aspirations restées en friches » (Bonnefoy, 2007c, p. 10).

RÉFÉRENCES

- Bonnefoy, Y. (1988). *La Vérité de parole*. Paris : Mercure de France.
- Bonnefoy, Y. (1990). *Entretiens sur la poésie (1972-1990)*. Paris : Mercure de France.
- Bonnefoy, Y. (2000a). *La communauté des traducteurs*. Strasbourg : Presses Universitaires de Strasbourg.
- Bonnefoy, Y. (2000b). *Keats et Leopardi. Quelques traductions nouvelles*. Paris : Mercure de France.
- Bonnefoy, Y. (2003a). L'Europe, le XX^e siècle, la poésie. Michèle Finck, Daniel Lançon et Maryse Staiber s'entretiennent avec Yves Bonnefoy. Dans M. Finck, D. Lançon, M. Staiber (dir.), *Yves Bonnefoy et l'Europe du XX^e siècle* (p. 5-19). Strasbourg : Presses Universitaires de Strasbourg.
- Bonnefoy, Y. (2003b). Le siècle où la parole a été victime. Dans M. Finck, D. Lançon, M. Staiber (dir.), *Yves Bonnefoy et l'Europe du XX^e siècle* (p. 5-19). Strasbourg : Presses Universitaires de Strasbourg.
- Bonnefoy, Y. (2005). Mémoire, oubli, poésie. Dans O. Bombarde (dir.), *La conscience de soi de la poésie (IV). Poésie, mémoire et oubli*. Colloque de la Fondation Hugot du Collège de France réuni par Yves Bonnefoy (1997). Torino : Nino Aragno Editore.
- Bonnefoy, Y. (2007a). Le paradoxe du traducteur. Dans J. Risset, *Traduction et mémoire poétique* (p. 7-15). Paris : Hermann.
- Bonnefoy, Y. (2007b). *L'Alliance de la poésie et de la musique*. Paris : Galilée.
- Bonnefoy, Y. (2007c). L'amitié et la réflexion. Dans D. Lançon, S. Romer (dir.), *Yves Bonnefoy. L'amitié et la réflexion* (p. 9-14). Tours : Presses Universitaires François-Rabelais.
- Bonnefoy, Y. (2008). *Traité du pianiste et autres écrits anciens*. Paris : Mercure de France.

- Bonnefoy, Y. (2010a). *Le Lieu d'herbes*. Paris : Galilée.
- Bonnefoy, Y. (2010b). *Le Siècle où la parole a été victime*. Paris : Mercure de France.
- Bonnefoy, Y. (2010c). *L'Inachevable. Entretiens sur la poésie (1990-2010)*. Paris : Albin Michel.
- Bonnefoy, Y. (2013a). *L'autre langue à portée de voix. Essai sur la traduction poétique*. Paris : Seuil.
- Bonnefoy, Y. (2013b). *L'imaginaire métaphysique*. Paris : Seuil.
- Bonnefoy, Y. (2016a). *Ensemble encore*. Paris : Mercure de France.
- Bonnefoy, Y. (2016b). *L'écharpe rouge*. Paris : Mercure de France.
- Paz, O. (1971). *Traducción : literatura y literalidad*. Barcelona : Tusquets.
- Risset, J. (2007). *Traduction et mémoire poétique*. Paris : Hermann.
- Starobinski, J. (1982). La Poésie entre deux mondes. Dans Y. Bonnefoy, *Poèmes* (p. 7-30). Paris : Gallimard.

RÉSUMÉ : Compte tenu de l'acception polysémique du mot, cette étude explore les différentes déclinaisons de la « mémoire » dans la pratique de la poésie et de la traduction d'Yves Bonnefoy. Avec ses dernières œuvres, le poète lègue à son lecteur ses « mémoires » d'enfance, en lui confiant la mission dont il investit la poésie : célébrer, contre l'oubli, la « mémoire » de l'expérience partagée avec autrui. En outre, la mémoire constitue en même temps la source et le processus de la création poétique, comme le démontre aussi sa pratique de la traduction. Si la « tâche » du traducteur selon Bonnefoy coïncide avec une recherche, l'exploration des profondeurs de la mer qu'est chaque langue dans le but de faire resurgir de l'étendue sombre et silencieuse de la nuit la lumière d'une parole réparatrice, en traduisant les vers d'autres poètes, Bonnefoy revit l'expérience de la poésie à travers un nouvel acte poétique, en remémorant chaque fois l'intuition et l'émotion.

Mots-clés : Yves Bonnefoy, poésie, mémoire(s), langage, traduction

Recollection or legacy? Self-memory(/ies) in works of Yves Bonnefoy, poet and translator

ABSTRACT: This study explores different variations on the theme of “memory” in Yves Bonnefoy’s poetry and translations. In his latest works, the poet bequeaths to his readers his childhood memories entrusting them with a mission with which he invests poetry: to celebrate, against oblivion, the “memory” of the experience shared with others. Moreover, memory is both the source and the process of poetic creation, as his practise as a translator also demonstrates. If the task of the translator, according to Bonnefoy, coincides with a search, an exploration of the depths of the sea that is every language, in order to bring forth from the dark the light of a restorative word, then, by translating the verses of other poets, Bonnefoy relives the experience of poetry through a new poetic act, recalling each time the intuition and the emotion.

Keywords: Yves Bonnefoy, poetry, memory(/memories), language, translation